



Berangere

VI

*Le drame dans l'atelier*

Monjoyeux n'aimait pas les croissants. Il était tout justement en train de faire un buste de Molière, quand il découvrit que sa femme jouait le jeu de madame Molière avec les gens de cour.

Il eut un vif chagrin. Il sentit ce jour-là combien il aimait Bérangère; elle était entrée dans sa vie, il respirait par ses lèvres, il voyait par ses yeux. Il était féminisé par cette créature fantasque qui l'aimait comme un amant et qui aimait peut-être son rival comme son mari.

Comment Monjoyeux découvrit-il ce que

sa femme cachait si peu ? Tout en sculptant des œuvres sérieuses, il s'amusait aux statuettes. Il avait commencé à faire le portrait en pied de quelques comédiennes à la mode, car il lui restait toujours un arrière-goût du théâtre. Un jour que sa femme venait de sortir, il monta chez elle pour décrocher une robe pompadour d'une coupe savante. Tout en habillant le mannequin et en caressant les plis, il sentit une lettre qui s'ennuyait dans la poche.

Que pouvait faire là cette lettre ? Ne l'avait-on pas remise à sa femme un jour de bal ? Il la prit sans faire de façons et tut d'abord quelque peu surpris de voir qu'elle n'était pas décachetée. Il remarqua une couronne de duc, mais le blason n'était pas fermé.

— Pourquoi cette lettre et pourquoi n'est-elle pas lue ?

Il ne fut pas maître de ne pas briser le cachet. Or, voici ce qu'il lut, se croyant presque en plein roman.

*Es-tu assez folle, ma chère Bérangère, de me compromettre ainsi ?*

A ces deux premières lignes, Monjoyeux bondit.

— Le compromettre, lui ! Et elle ? Et moi ?

Monjoyeux continua :

*Songe que notre bonheur doit être un secret absolu ! ma main gauche ne sait pas que ma main droite l'écrit. Ne t'ai-je pas dit cela ? le bonheur qui ne se cache pas n'est pas le bonheur, c'est un vin généreux dans une bouteille sans bouchon. Hier tu es venue à moi comme une folle, sous prétexte de me parler bas ; tu ne m'as rien dit, mais j'ai senti tes lèvres. Ma sœur m'a dit ce matin qu'elle savait notre jeu. Si la duchesse avait les yeux de ma sœur, elle mourrait d'avoir vu. Et puis, toi même, n'as-tu donc rien à sauvegarder ?*

*Je ne sais comment l'envoyer cet avertissement, c'est le dernier. J'ai dit à ma sœur de veiller sur nous. Si nous ne devons pas cacher notre jeu, il faut que tout soit fini.*

*Puisque tu vas ce soir chez l'ambassadrice, j'essaierai de te glisser ce billet au passage. Il y aura tant de monde qu'on pourra se parler avec les mains sans être entendu.*

Monjoyeux eut le courage de lire jusqu'au bout cette leçon d'un amant qui avait peur de sa femme.

Pour se prouver à lui-même qu'il était au-dessus des misères conjugales, il continua à modeler sa statuette, mais il souffrait cruellement ; le sang courait de son cœur à sa tête, de sa tête à son cœur. La vengeance s'imposait à son front. Toutes les belles scènes du théâtre lui revenaient dans l'esprit : le poison, le poignard, le dédain, la vengeance brutale, la vengeance raffinée. Il avait joué dans son atelier, quand il demeurait à Montmartre, le troisième acte de *Lucrece Borgia*, à peu près comme le joue aujourd'hui Mélingue, comédien et sculpteur lui-même. Pourquoi ne s'amuserait-il pas à un duel terrible avec ce duc inconnu sous les yeux de sa femme ? On sait déjà quel artiste c'était, l'épée à la main : il pouvait jouer avec son rival comme l'hyène avec la colombe, comme le chat avec la souris.

Il en était là de ses rêves de vengeance, quand Bérangère entra bruyamment dans l'atelier. C'était le retour du bois. Elle se jeta à son cou.

— Ah ! mon Joyeux, comme cette promenade m'a ennuyée ! comme je suis heureuse de me retrouver là.

Elle vit sa robe pompadour.

— Tu vois, lui dit Monjoyeux, chassant les nuées de son front, je n'étais pas seul, une robe que tu as portée, c'est déjà toi.

— Comme tu es gentil !

Bérangère se jeta une seconde fois dans les bras de Monjoyeux.

Mais lui, tout à coup, il la regarda avec des yeux terribles. Un éclair venait de traverser son esprit.

— J'ai ma vengeance ! pensa-t-il.

Il alla donner un tour de clef et mit la clef dans sa poche.

— Tu m'aimes donc bien aujourd'hui ? lui dit-elle avec des yeux amoureux, comme s'il n'eût fermé la porte que pour mieux l'aimer.

— Oui, tu sais qu'entre nous c'est à la vie, à la mort.

— La mort ! il ne faut jamais prononcer ce mot-là. Pourquoi ne pas dire : c'est à la vie, à l'amour ?

Monjoyeux avait un encrier et une plume

sur une petite table dans l'atelier. Il trempa la plume dans l'encrier et il la présenta à sa femme.

— Que veux-tu donc que j'écrive ?

— Un mot, un seul mot !

— Un mot d'amour avec de l'encre ? Avec mon sang, si tu veux !

Monjoyeux regarda Bérangère en pensant que, puisqu'elle était si passionnée, c'est qu'elle l'avait trahi ce jour-là.

— Non, dit-il, ce n'est pas un mot d'amour.

Et il déploya la lettre du duc.

Une expression de surprise qui s'effaça sous une expression d'effroi traversa la figure de Bérangère.

Elle se rappela qu'elle avait oublié de lire la lettre du duc, elle regarda sa robe :

— Oh ! ma robe, tu m'as trahie !

— Vous voyez, madame, dit Monjoyeux en élevant la voix, que cet homme n'a pas mis son nom. Écrivez le nom de cet homme.

— Jamais ! dit Bérangère. D'ailleurs, je ne comprends rien.

— Oh ! oui, je connais ces manières-là, mais j'ai trop joué la comédie pour me laisser

prendre. Vous n'avez pas lu la lettre, parce que vous savez ce qu'il y a dedans.

— Je vous jure que je n'en sais rien.

Bérangère dit cela avec un accent convaincu.

— Eh bien, lisez cette lettre.

Bérangère prit la lettre du duc et la lut lentement. Monjoyeux, qui était grand physionomiste, vit bien que tout en lisant elle cherchait une explication à lui donner.

— Signez-la donc ! lui dit-il, avec impatience.

— Mon ami, je vous réponds que je ne comprends rien à cette lettre. Qui donc vous l'a remise ?

— Qui donc ? c'est votre robe.

— Eh ! bien, mon ami, c'est une lettre qui se sera trompée de poche.

— Oh ! la fourberie des femmes, pensa Monjoyeux.

Une seconde fois il éleva la voix.

— Madame ! si vous étiez tombée à mes pieds épouvantée et repentante, vous seriez peut-être déjà dans mes bras. Mais vous jouez le jeu des coquines, je ne vous pardon-

nerai jamais ! Comment pouvez-vous me dire que cette lettre s'est trompée de poche quand j'y trouve votre nom. Ah ! cela coûtera cher à celui qui a écrit votre nom, madame ! Signez donc cette lettre.

— Jamais !

La plume tomba de la main de Bérangère.

Monjoyeux remarqua une tache d'encre sur la robe lilas que portait sa femme ce jour-là. Il sourit amèrement.

— Voyez, dit-il, c'est une autre accusation. Rien n'effacera cette tâche à votre robe.

Bérangère essaya de sourire.

— On dirait que j'entends parler la Barbe-Bleue.

— C'est le même mariage peut-être ; seulement ici c'est la femme qui a sept maris, un pour tous les jours de la semaine.

— Mon ami, vous êtes fou !

— Oui, madame, je suis fou !

Monjoyeux éclata en imprécations. Il foudroya Bérangère sous sa rude éloquence où l'homme de cœur se montrait plus que l'homme d'esprit. Il lui rappela que tous les deux s'étaient réfugiés dans le mariage comme

dans la rédemption, ils avaient juré de vivre attachés à cet amour qui était leur devoir et qui était leur joie. Elle n'avait tenu compte ni de sa dignité à lui, ni de sa dignité à elle. Elle avait tout sacrifié à son insatiable fantaisie.

Bérangère pleurait, un instant elle crut encore au pardon ; mais Monjoyeux, emporté par une idée soudaine, monta dans sa chambre, tout entier à sa vengeance.

Éperdue et pétrifiée, elle attendit dans l'atelier, se demandant si elle devait fuir.

Monjoyeux revint presque aussitôt. Il referma la porte comme un homme qui va accomplir une grave action. Il était pâle, il semblait ne plus obéir à lui-même.

Il reprit ainsi la parole.

— Nous connaissons tous les deux, madame, ce poison attribué aux Borgia qui ne s'en sont peut-être jamais servi, puisqu'il est reconnu aujourd'hui que madame Lucrece était une sainte femme et que son frère César frappait du poignard dans son amour du sang. Toujours est-il que le poison existe. Voyez plutôt : en voilà plus qu'il n'en faut

pour nous tuer tous les deux. Mais comme je veux sculpter votre tombeau, ce qui sera ma dernière raillerie, vous mourrez avant moi.

Bérangère recula de deux pas, comme si elle pouvait échapper à son mari.

Monjoyeux versa la poudre dans un verre d'eau.

— Madame, vous m'avez trahi, vous avez tué mon cœur. Il ne me reste que deux vengeances, votre mort et la mort de votre amant. Vous m'avez vu jouer la comédie, mais je ne la joue plus. Tout ce que je vous dis est donc l'expression de la vérité : il faut que je tue votre amant.

Bérangère ne répondait pas. Ils se regardaient tous les deux, lui le bourreau, lui le vengeur, elle la coupable, elle la victime.

— Je ne veux pas assassiner votre amant, madame, je veux le tuer dans un duel. Il viendra ici, nous nous battons dans cet atelier avec ces épées que vous voyez là. Vous serez présente pour juger les coups, il n'y aura point d'autre témoin que vous.

Bérangère reculait toujours.

— Madame, donnez-moi le nom de votre amant.

— Jamais ! dit-elle.

— Vous l'aimez donc ?

Elle ne répondit pas.

Monjoyeux prit le verre et marcha vers Bérangère.

— Buvez, madame.

Elle recula encore de deux pas.

Le soir avait rembruni l'atelier, tout s'y accentuait étrangement ; les marbres semblaient tour à tour s'animer ou prendre une physionomie sépulcrale.

Bérangère se jeta à genoux comme pour s'abriter par le piédestal d'une statue de la Pudeur.

— Ce n'est pas là votre autel, madame, ce n'est pas là que vous avez le droit de mourir.

Monjoyeux prit Bérangère par le bras et il l'entraîna par violence devant une Vénus.

— Buvez, madame !

Pour la seconde fois il lui présenta le verre.

Elle joignait les mains, elle demanda grâce.

Monjoyeux portait une chaîne de montre à deux bouts : dans une des poches de son gilet c'était sa montre, un bijou du siècle passé ; dans l'autre c'était un revolver, un bijou d'aujourd'hui.

— Buvez, madame ! dit-il encore en montrant son revolver.

Bérangère, qui s'était humiliée jusque-là, se releva et reprit sa dignité.

— Vous me croyez lâche ? dit-elle. Vous croyez que j'ai peur de la mort, vous croyez que je veux racheter ma vie en vous donnant le nom de mon amant ? Frappez !

Elle montra son cœur.

Puis, tout à coup, comme si elle eût horreur du sang, elle saisit le verre et le vida d'un trait.

Elle avait la beauté héroïque.

— C'est bien, dit Monjoyeux, Dieu vous tiendra compte du courage. Je ne vous ai pas pardonné dans la vie, je vous pardonne dans la mort.

Bérangère pencha la tête et sembla songer au passé.

Voulait-elle, à l'heure suprême, dire un adieu à sa jeunesse ?

— J'ai aujourd'hui vingt-deux ans, dit-elle de sa belle voix.